

Prologue

Numéro 30. C'est (presque) un chiffre rond, qui incite au bilan. Le bilan d'une revue bien sûr, mais aussi celui d'un Centre dont elle est la vitrine, et de chercheurs dont elle est un des instruments.

Le Centre est pluridisciplinaire; ses raisons d'être sont l'ouverture sur un espace régional ("l'Amérique moyenne") et le contact avec la recherche en sciences sociales et humaines des deux bords de l'Atlantique. *Trace*, revue semestrielle et largement thématique, remplit-elle bien ces objectifs? Dans la mesure où tout classement est difficile, parfois aléatoire, le tableau suivant portant sur les numéros 10-29 (ce sont ceux qui correspondent pleinement à la formule de la revue) apporte des éléments de réponse:

Milieus naturels: 1	Géographie, démographie: 2
Archéologie: 4	Études agraires: 2
Ethnologie: 1	Urbanisme: 2
Histoire: 3	Politique: 4

Il est remarquable de noter que les deux disciplines les plus extrêmes (et d'abord sur l'échiquier temporel), archéologie et politique, sont exactement balancées. Preuve du caractère équilibré (équilibre parfois difficile?) de l'activité de l'Institut. L'ethnologie est le parent pauvre, du moins en apparence: il est indéniable que son objet d'étude privilégié, le monde indigène, court à travers presque tous les numéros, et ainsi le regard ethnologique est aussi largement présent.

L'équilibre est à nouveau manifeste si l'on confronte les thématiques au grand clivage de ces sociétés, tradition contre modernité. Le poids du passé (11 numéros) est à peine plus lourd que celui du présent (8 thèmes). Reflet d'un quotidien? Nous ne saurions nous engager...

L'espace est-il également couvert (hors un numéro qui lui est expressément consacré)? Quelques thèmes le révèlent avec clarté: histoire coloniale du Nord (numéro 22), la Métropole (17), l'Amérique Centrale après Esquipulas II (18)... Parfois l'espace a été balayé dans sa totalité, en une centaine de pages, comme dans le Trace 27 consacré aux faits électoraux marquants, du Mexique au Salvador (et à la République Dominicaine). Parfois l'on s'est souvenu que l'Institut avait un pied dans chacun de nos deux continents, et le Trace 29 met en parallèle les problèmes des périphéries urbaines mexicaines et françaises, sans chercher des formules réductrices et encore moins de fausses comparaisons.

Précisément, le CEMCA et sa revue doivent aussi fournir un espace aux chercheurs des deux rives. Des plumes diverses, venues de la littérature (Louis Panabière), de la géographie (Claude Bataillon), de la politologie (José Woldenberg), de l'histoire (Jean Meyer) se mêlent, et combinent les langues. Carmen Castañeda, l'historienne, publie dans Trace 10 en français; le géographe Jacques Joly en espagnol (Trace 29). Sur plus de 2 000 pages, un tableau complexe, avec des épaisseurs, il est vrai inégales, s'est progressivement construit. On pourra feuilleter avec profit les tables des matières.

Et maintenant? Il y a d'abord le Trace 30. Il est dans le ton, car il reste résolument dans la pluridisciplinarité, de l'histoire à la politologie, et ancré dans des espaces, que ce soit l'Empire espagnol, le Nord du Mexique, la ville de Mexico ou le Sud du pays. C'est d'ailleurs par l'espace que l'on peut construire un carrefour des disciplines sociales. Ce numéro s'éloigne cependant des normes car, cette fois, on n'a pas voulu la construction d'un objet trop contraint, trop fermé.

Mais il reste un fil rouge, s'il n'y a pas de carcan. Comment l'espace et les phénomènes humains s'entremêlent selon les circonstances? Circonstances naturelles (climatiques) pour J.-F. Nouvelot et L. Descroix? Mais c'est alors oublier qu'il n'y a de catastrophes dites naturelles que parce que l'homme est là pour les percevoir, les subir. Au-delà des données précises de cet article, il met en évidence aussi quelques uns des grands principes de nos disciplines: l'importance (et la relativité) de la notion d'écart, les étroites interconnexions entre des cellules (des structures...) différentes (ici, par exemple, les répercussions du phénomène El Niño sur le domaine aride mexicain). Enfin, dernière leçon, et non des moindres, il faut rester modeste dans tout effort de modélisation: c'est alors qu'apparaissent des zones d'ombres non encore élucidées.

Il serait facile de reprendre cet ensemble de problématiques pour les autres articles. Un même phénomène, par exemple le clientélisme, valable à l'échelle de tout un vaste empire (l'hispanique), aboutit à des effets inverses aux différentes échelles, se fragilise au niveau intermédiaire (articulation du régional à l'impérial...). Et la réponse essentielle —pourquoi cette force du lien clientélaire, dans cet univers?— n'a encore que des réponses incomplètes...

Si l'espace est une grande contrainte, c'est aussi un allié dont l'homme sait manier, à son profit, les caractéristiques. Il ne fait pas de doute que c'est en jouant sur la spécificité de la région, et en particulier sur la présence de ce môle qu'est la Sierra du Nayarit, que les franciscains ont pu résister aussi longtemps à la volonté royale de séculariser leurs doctrines. Dans l'article de Mylène Peron-Nagot, se profile cependant un autre grand acteur, le temps: c'est lui qui, uni à l'espace, donne légitimité et force à l'argumentaire des religieux.

L'article de Juan José Ramírez nous renvoie à d'autres temps et à un autre lieu, mais c'est toujours la même inquiétude lancinante: comment ruser avec l'espace, ici celui tyrannique, envahissant, de la conurbation de Mexico? En passant d'une urbanisation intensive à une autre extensive, dit l'auteur.

*La note de recherche de David Recondo pourrait porter en exergue une affirmation inverse: d'une culture extensive à une autre intensive. Il s'agit bien entendu ici de la culture politique. Mais le terme s'applique aussi à la réalité agraire du Chiapas et du Oaxaca que le jeune politiste entreprend d'étudier. Et ainsi nous revenons à notre espace...**



Prólogo

Número 30. Una cifra redonda (casi) que llama a hacer un balance. El balance de una revista, claro, pero también el de un Centro del cual es ella escaparate, y el de unos investigadores de los que es uno de sus instrumentos.

El Centro es pluridisciplinario; sus razones de ser son la apertura sobre un espacio regional ("la América media") y el contacto con la investigación de ciencias sociales y humanas de ambos lados del Atlántico. ¿Cubre bien esos objetivos Trace, revista semestral, ampliamente temática? En la medida en que toda clasificación es difícil, a veces incluso aleatoria, el cuadro que sigue, con los números desde el 10 al 29 (los que más se apegan a la temática de la revista) nos proporcionan algunas respuestas:

Medios naturales: 1

Géografía, demografía: 2

Arqueología: 4

Estudios agrarios: 2

Etnología: 1

Urbanismo: 2

Historia: 3

Política: 4

Hay que subrayar que las dos disciplinas en los extremos (y primero sobre el tablero del tiempo) aparecen con un balance perfecto. Lo cual es prueba del tono equilibrado de las actividades del Instituto (¿equilibrio difícil de alcanzar en ocasiones?). El pariente pobre sería la etnología, o podría al menos parecerlo: no debemos dejar de ver que su objeto de estudio privilegiado, el mundo indígena, recorre casi todos los números de la revista; de esta forma la mirada etnológica también está ampliamente presente.

Equilibrio de nuevo si confrontamos los temas con esas mismas sociedades: tradición contra modernidad. El peso del pasado (11 números) es apenas algo más fuerte que el del presente (8 temas). ¿Reflejo de la realidad cotidiana? No podríamos responder...

¿Qué sucede con el espacio, aparte de que un número le haya sido consagrado por completo? Ciertos temas nos lo muestran: historia colonial del Norte (número 22), la metrópolis (17), América Central después de Esquipulas II (18)... A veces el espacio ha sido barrido en su totalidad, en un centenar de páginas, como en el Trace 27 consagrado a ciertos importantes procesos electorales en México, Salvador y República Dominicana. En ocasiones hemos recordado que el Instituto tenía un pie en cada uno de los dos continentes: el Trace 29 compara los problemas de las periferias urbanas mexicanas y francesas, sin buscar fórmulas reductoras ni mucho menos falsas comparaciones.

Era claro que el CEMCA y su revista debían desde luego proporcionar un espacio a los investigadores de ambos lados: plumas tanto de literatos (Louis Panabière), de geógrafos (Claude Bataillon), de politólogos (José Woldenberg), como de historiadores (Jean Meyer) se entremezclan, y se combinan las lenguas. Carmen Castañeda, la historiadora, publica en Trace 10 en francés; el geógrafo Jacques Joly lo hace en español (Trace 29). Sobre más de 2 000 páginas, un cuadro complejo, con densidades desiguales, cierto, se ha ido elaborando. Será útil revisar las tablas de materias.

¿Y ahora? Pues primero está el Trace 30. Sigue en la misma línea; se queda en la pluridisciplinaridad, va de la historia a la politología, y permanece anclado en espacios que van del Imperio español, al Norte de México, a la Ciudad de México, o al Sur del país. Es por medio del espacio como se puede construir un encrucijada de disciplinas sociales. Se aparta de las normas pues, esta vez, no se ha deseado la construcción de un número tan delimitado, tan cerrado.

Queda desde luego un hilo conductor, aunque no haya una sujeción. ¿Cómo se entremezclan espacio y fenómenos humanos, según son las circunstancias? ¿Circunstancias naturales (del clima) para J.-F. Nouvelot y L. Descroix? Pero es entonces olvidar que no hay catástrofes llamadas naturales más que porque el hombre está ahí para percibir las y sufrirlas. Más allá de los datos precisos de este artículo, él nos muestra alguno de los grandes principios de nuestras disciplinas: la importancia (y la relatividad) de la noción de distancias, las estrechas interconexiones entre células (estructuras...) diferentes (aquí, por ejemplo, las repercusiones del fenómeno El Niño sobre la zona árida mexicana). En fin, última lección, y no de las menos importantes: que hay que guardar una cierta modestia en todo esfuerzo de modelización; es entonces cuando aparecen zonas de sombras todavía no iluminadas.

Sería fácil retomar todo este conjunto de problemáticas para los otros artículos. Un mismo fenómeno, por ejemplo el clientelismo, válido a escala de todo un vasto Imperio (el español), llega a efectos inversos en las diferentes escalas, se fragiliza en los niveles intermedios (articulación de lo regional a lo imperial...). Y la respuesta esencial —¿por qué esta fuerza de los lazos clientelistas, en este universo?— no tiene hoy más que respuestas incompletas...

Si bien el espacio supone una gran coacción, es a la inversa un aliado del hombre quien termina por aprovechar sus características. No hay duda de que por la especificidad de la región, en concreto por la presencia de esa mole que es la Sierra de Nayarit, los franciscanos pudieron resistir tanto tiempo la voluntad real de secularizar sus doctrinas. En el artículo de Mylène Peron-Nagot, se perfila sin embargo otro gran actor que es el tiempo: éste, junto con el espacio, dan legitimidad y fuerza a la argumentación de los religiosos.

El artículo de Juan José Ramírez nos envía a otros tiempos y a otro lugar, pero es siempre la misma inquietud punzante: ¿cómo escapar al espacio, el de aquí tiránico, invasor, de la conurbación de México? Pasando de una urbanización intensiva a otra extensiva, responde el autor.

*La nota de investigación de David Recondo podría manifestar una afirmación contraria: de una cultura extensiva a otra intensiva. Pero aquí se trata de cultura política. Aunque el término se aplica también a la realidad agraria de Chiapas y de Oaxaca, las que el joven politólogo comienza a estudiar. De esta forma regresamos de nuevo al espacio.**

